**Eric Liddell, il était une foi aux Jeux olympiques**

Lors des Jeux olympiques de 1924 à Paris, l’athlète écossais refuse de participer à l’épreuve des 100 m pour ne pas profaner le dimanche, jour du Seigneur, avant de triompher sur le 400 m. Retour sur une épopée spirituelle et sportive.

Par Pierre Jova - 24/07/2024 – La Vie

C’était il y a un siècle. Paris accueillait plus de 3 000 participants, venant de 44 pays, pour cette édition des Jeux olympiques. Dans le stade de Colombes où se déroulent les éliminatoires du 100 m, le dimanche 6 juillet 1924, un athlète britannique est remarqué par son absence. Eric Liddell, 22 ans, excelle pourtant dans cette épreuve… Mais celui que l’on surnomme « l’Écossais volant » a refusé de courir un dimanche au nom de sa foi évangélique. Son compatriote Harold Abrahams, de confession juive, remporte la médaille d’or. Liddell parvient cependant à décrocher, à la surprise générale, l’épreuve du 400 m, quelques jours plus tard.

Cet épisode est immortalisé en 1981 par le film les Chariots de feu, dont le titre vient de Jerusalem de William Blake. Ce poème, tiré de l’histoire biblique du prophète Élie, est devenu un hymne très apprécié en Grande-Bretagne. « Ce film dépeignant de belles valeurs, inhabituellement à contre-courant de celles des films modernes, a donné une renommée considérable à Eric Liddell, même s’il prend des libertés avec la réalité », résume John Keddie, roulant les r à la manière écossaise.

Ce pasteur septuagénaire, biographe d’Eric Lidell, nous raconte avoir été sollicité pour l’écriture des Chariots de feu à la fin des années 1970. « Le scénariste Colin Welland voulait en savoir plus sur Eric Liddell. Comme athlète, comme Écossais, comme chrétien, je me suis efforcé de donner un aperçu de son âme », confie l’ecclésiastique, par ailleurs ancien joueur de rugby. « Welland avait confié un jour à ma chère épouse qu’il avait calqué le personnage de Liddell sur moi. Je me suis dit que j’aurais plutôt préféré être, moi-même, calqué sur Liddell ! », écrit John Keddie dans Eric Liddell. Achever la course, publié en 2007, dont la récente traduction française permet de découvrir ce sportif encore peu connu des Français.

Eric Henry Liddell est né en 1902 à Tianjin, ville côtière du nord-est de la Chine, de parents missionnaires écossais. Ces derniers sont rattachés à la Société missionnaire de Londres (LMS), une organisation protestante évangélique très active au XIXe siècle en Afrique, en Asie et dans le Pacifique. Véritable armée du Seigneur, la LMS dispose d’un internat pour les fils des missionnaires en Angleterre, Eltham College, où sont envoyés Eric à l’âge de 6 ans et son frère, Robert, 8 ans.

Les deux enfants brillent en sport et sont successivement capitaines des équipes de rugby et de cricket de l’institution. En 1920, Eric suit son frère à l’université d’Édimbourg pour étudier les sciences. Rapidement recruté par le XV universitaire comme ailier, il intègre ensuite l’équipe nationale écossaise et joue contre la France au tournoi des Cinq-Nations, en 1922. Le match (3-3) se tient sur la pelouse du stade de Colombes, théâtre des JO de Paris deux ans plus tard… L’international de rugby s’adonne également à l’athlétisme.

Intransigeant sur sa foi

Sportif prometteur et étudiant sérieux, Eric connaît ces années-là un renouvellement spirituel. « Il est influencé par son frère Robert, très engagé dans la mission évangélique étudiante », explique John Keddie. En 1923, les deux frères et leur sœur, Jenny, participent à une mission dans la ville industrielle d’Armadale, sur l’île de Skye, avec des étudiants de Glasgow. Eric est chargé de prendre la parole lors de la conférence finale. Il est saisi d’angoisse, mais sa sœur l’encourage grâce à ce verset de la Bible : « Ne crains pas car je suis avec toi ; ne sois pas effrayé, car je suis ton Dieu. Je te fortifie, je viens à ton secours, je te soutiens de ma droite triomphante » (Isaïe 41, 10). Eric se jette à l’eau et professe sa foi devant les ouvriers venus l’écouter. Après cette soirée, il devient un orateur passionné, qui prêche devant des assemblées, et conduit des études bibliques.

Sa vision du sport est transfigurée par son amour pour Dieu, qui lui inspire humilité et sagesse, sans affaiblir ses performances. Un jour, Eric est interpellé par un journaliste qui lui demande s’il avait déjà prêché sur le texte « Courez de manière à remporter le prix » (1 Corinthiens 9, 24). Il répond avec malice : « J’aimerais mieux prêcher sur “La course n’est pas un but en soi” », faisant référence au Livre de l’Ecclésiaste : « J’ai encore vu sous le soleil que la course n’est pas réservée aux plus rapides (…) ils dépendent tous des circonstances favorables ou non. »

Pour expliquer ses succès sportifs, il déclare : « trois sept », un clin d’œil au septième livre du Nouveau Testament, au septième chapitre, septième verset : « chacun tient de Dieu un don particulier » (1 Corinthiens 7, 7). Il précise enfin ne jamais prier pour gagner une course : « Je prie plutôt pour que Dieu manifeste sa gloire dans les rencontres d’athlétisme. »

Défenseur infatigable en rugby, coureur acharné, Eric se distingue en saluant ses compétiteurs avant ou après les épreuves. À l’époque, il n’y a pas de starting-blocks en athlétisme : chaque coureur apporte une truelle pour creuser des trous dans la piste et caler ses pieds. Lors du championnat d’athlétisme de Stamford Bridge en 1923, il propose son outil à chacun de ses concurrents et leur souhaite bonne chance. Il remporte ensuite le 220 yards (201 m) en 21,6 s contre Harold Abrahams, vedette de l’université de Cambridge.

Fin 1923, Eric est pressenti pour courir le 100 m, son épreuve favorite, pour les Jeux olympiques. Mais quand il apprend que les premiers tours de la course ont lieu le dimanche 6 juillet 1924, il annonce qu’il ne peut pas y participer, sa foi lui interdisant de rompre le repos dominical. Il se retire aussi des courses de relais du 4 x 100 m et du 4 x 400 m, prévus le dimanche suivant. On lui rétorque que les chances du Royaume-Uni sont compromises par sa décision… Le prince de Galles, futur Édouard VIII, tente de le convaincre en personne. Rien n’y fait. Eric laisse la place à son rival, Harold Abrahams.

Comment expliquer une telle intransigeance ? Eric Liddell est en fait l’héritier d’une longue histoire écossaise. Depuis le XVIe siècle, une large partie de l’Écosse a embrassé la Réforme sous l’égide de John Knox, disciple de Jean Calvin. Une Église calviniste nationale, l’Église d’Écosse, s’installe. Apparaissent à ses marges, au XIXe siècle, l’Église libre d’Écosse, une dissidence conservatrice, et des Églises évangéliques dont Eric est issu.

Dans la droite ligne de Genève, le protestantisme écossais se distingue par le strict respect du jour du Seigneur, au prix d’un implacable contrôle social. Il est défendu de lire autre chose que la Bible le dimanche, jouer de la musique est proscrit, marcher dehors est mal vu sauf pour se rendre à l’église… Et gare aux profanateurs du sabbat ! Pour avoir pris des poissons le dimanche, d’humbles pêcheurs sont exclus de leurs communautés.

Un chrétien plutôt libéral

« Le dimanche a toujours été central dans le christianisme, rappelle Frédéric Rognon, professeur de philosophie des religions à la faculté de théologie protestante de Strasbourg. C’est le jour de la résurrection de Jésus-Christ, et c’est le respect des dix commandements de l’Ancien Testament, dont le quatrième demande de consacrer une journée à Dieu. » Dans le livre de l’Exode, le sabbat (« cessation, abstention » en hébreu) est justifié par la Création : l’homme est limité, et, comme Dieu, il doit se reposer.

Dans le Deutéronome, il commémore la sortie des Hébreux d’Égypte. « C’est une promesse de libération à l’égard de l’esclavage du travail, et à l’égard de soi. » En voulant revenir aux sources juives bibliques, le calvinisme a donc fortement insisté sur le sabbat des vrais chrétiens, poussé à son comble par le mysticisme celtique écossais.

« Le repos du dimanche est un avant-goût du repos éternel », abonde John Keddie, qui a été pasteur de l’Église libre d’Écosse, puis d’une scission de celle-ci, l’Église libre d’Écosse-Continuité. « Le sabbat met notre vie en perspective : l’essentiel est la quête de Dieu. Dans l’Ancien Testament, chaque fois que les Hébreux ont désobéi au quatrième commandement, ils ont perdu leur raison de vivre. Eric Liddell était convaincu que le sabbat était une obligation perpétuelle. » Mais l’athlète écossais n’est pas un puritain légaliste.

« Ce n’était pas un tambourineur de Bible », affirme sa fille aînée, Patricia Russell, à l’Agence France Presse, en avril 2024. « C’était vraiment un chrétien plutôt libéral », dans le sens de « charitable et ouvert d’esprit ». Ayant renoncé au 100 m, Eric abandonne le rugby pour se préparer au 400 m pendant l’hiver 1923-1924, tout en achevant sa licence universitaire. « Son meilleur temps sur cette distance était de 50,2 s, alors que le record olympique était de 48,2 s : personne ne pensait qu’il battrait un record ! », relate John Keddie.

Le 5 juillet 1924 s’ouvrent les Jeux olympiques. Tous les athlètes sont des amateurs, selon la règle mise en place par le fondateur des Olympiades, le baron Pierre de Coubertin. Le 6, Harold Abrahams perce aux qualifications du 100 m en 10,6 s. Eric, lui, est au culte de la paroisse de l’Église d’Écosse à Paris. Courtois jusqu’au bout, il assiste le lendemain à la victoire finale de Harold, qui décroche la médaille d’or. L’Écossais remporte plus tard la médaille de bronze sur 200 m.

Victorieux sur le 400 m

Le 11 juillet 1924, à 18h30, les finalistes du 400 m sont sur la ligne de départ. L’orchestre de cornemuses d’un régiment de Highlanders entonne l’air patriotique de Scotland the Brave. Mais ce qui réconforte le plus Eric, c’est le mot qu’il a reçu le matin même de la part d’un masseur de l’équipe britannique : « Dans le Vieux Livre, il est dit “J’honorerai celui qui m’honore.” Je vous souhaite toujours le meilleur du succès », a écrit cet ange gardien, citant le premier livre de Samuel. Eric confiera que c’était la plus belle chose qui lui soit arrivée pendant les Jeux olympiques.

« Je cours les premiers 200 m aussi fort que possible. Puis, pour les seconds 200 m, avec l’aide de Dieu, je cours plus fort », se répète-t-il. Le départ donné, l’Écossais volant bondit sur la piste. Un à un, il remonte ses adversaires. Au bout de 47,6 s, il remporte la course avec 5 m d’avance sur son plus proche compétiteur : record olympique battu ! La foule s’enflamme pour cette performance incroyable. Eric est porté dans les vestiaires sur les épaules de ses compatriotes.

Beau joueur, Harold Abrahams saluera plus tard son rival : « Eric Liddell était un homme dont les intenses convictions spirituelles ont largement contribué à ses triomphes sur la piste. Quoiqu’il fût doué d’une grande capacité physique, sans cette profonde intensité de son esprit, il n’eût certainement pas pu remporter de tels succès. »

Six jours plus tard, Eric récupère son diplôme à l’université d’Édimbourg. L’Écosse réserve un accueil triomphal au fils du pays. Il est convié à prêcher jusque dans les plus petites villes, précédé par sa popularité. Il participe encore à plusieurs courses au Royaume-Uni, mais son âme d’apôtre le pousse vers la Chine, pour poursuivre la mission de ses parents.

En 1925, Eric quitte l’Écosse et devient professeur au collège anglo-chinois de Tianjin. Consacré pasteur en 1932, il épouse Florence Mackenzie, fille de missionnaires canadiens, avec qui il a trois filles. En 1937, il rejoint son frère, Robert, à la mission de Xiaochang, au cœur d’une région sillonnée par l’armée japonaise, les combattants communistes et les milices nationalistes du Guomindang.

Parfait gentleman

En 1941, l’attaque du Japon contre les États-Unis et la Grande-Bretagne persuade Eric de demeurer auprès des Chinois, mais il fait partir sa famille au Canada. Il ne la reverra pas. En 1943, il est emprisonné dans le camp japonais de Weixian avec d’autres civils occidentaux. Dans cette prison de 1800 âmes, où catholiques et protestants prient dans la même église, Eric se démène pour remonter le moral des détenus, organisant compétitions sportives et lectures publiques. Fidèle à ses principes, il refuse d’organiser des épreuves le dimanche. Il accepte cependant d’arbitrer les jeux des enfants des prisonniers qui se déroulent ce jour-là pour éviter qu’ils se disputent.

Un dilemme résolu avec l’intelligence du cœur qui le caractérise : à Weixian, Eric aurait aidé une prostituée, elle aussi captive, à monter ses étagères. « Pour lui, elle était une personne, un être humain qui avait besoin d’une main secourable », commente sa fille Patricia dans le journal The Scotsman, en 2012. « Il m’a donné deux choses, témoigna un compagnon de détention. La première était ses chaussures de course, bien usées… Mais la meilleure chose qu’il m’ait transmise fut son “bâton de pardon”. Il m’a appris à aimer mes ennemis, les Japonais, et à prier pour eux. »

Souffrant d’une tumeur au cerveau, l’Écossais volant meurt le 21 février 1945, à 43 ans, cinq mois avant la libération du camp. « Eric n’était pas seulement un gentleman selon l’ordre naturel ; il était un parfait gentleman chrétien, et c’était là le secret de tout ce qu’il était et de ce qu’il a fait. Sa vie était centrée sur le Christ et tout ce qu’il faisait était comme pour le Seigneur », attesta le missionnaire écossais David McGavin, qui l’avait connu en Chine.

Alors que Paris accueille à nouveau les Jeux olympiques, quelle leçon retenir d’Eric Liddell ? « Son exemple a inspiré d’autres excellents sportifs chrétiens », remarque John Keddie, citant Euan Murray, international écossais de rugby, et Michael Jones, légende des All Blacks, qui réservent le dimanche à Dieu. « D’un autre côté, je suis peut-être romantique, mais je trouve que le sport n’est plus aussi accessible et propre qu’il l’était de son temps, estime le pasteur écossais. La professionnalisation a rendu le sport commercial et l’a intégré à l’industrie du divertissement. »

L’Écosse a elle aussi bien changé : 51 % des Écossais se déclarent aujourd’hui sans religion, 20 % appartiennent à l’Église d’Écosse et 13 % sont catholiques. À la pesanteur puritaine d’hier s’est substitué le capitalisme triomphant. Le commerce a été libéralisé le dimanche en Grande-Bretagne par le Sunday Trading Act de 1994, une loi qui fut contestée par les Églises et les syndicats. Singularité écossaise, les îles de Lewis et Harris, bastion calviniste des Hébrides extérieures, ont freiné la levée des restrictions dominicales jusqu’à la fin des années 2000.

« Dans notre société actuelle écrasée par la performance et la consommation, le repos dominical n’a jamais été aussi pertinent : s’arrêter de travailler ce jour-là, c’est refuser d’être esclave de cette course effrénée », affirme Frédéric Rognon, qui ne tarit pas d’éloges sur l’attitude d’Eric Liddell. « De la part d’un champion, c’est un magnifique témoignage de foi et de respect de la loi de Dieu. Même ce à quoi il consacrait sa vie était relativisé par sa conscience. Même s’il était attaché au sport, il n’en faisait pas une idole. Cela nous ramène au sens profond du sabbat : c'est une promesse de libération. »

Rappelant les valeurs profondes de gratuité et de radicalité du sport, l’épopée Eric Liddell fait écho à l’écrivain catholique breton Ernest Hello, qui écrivit dans son pamphlet le Jour du Seigneur (1871) : « Dieu a donné aux hommes tous les jours de la semaine, et il s’en est réservé un », défendant le repos dominical comme protection des déshérités de la société industrielle. « Voulez-vous savoir où en est une civilisation ? Regardez-la vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis du pauvre. Toujours ces deux regards porteront le même jugement. » En ces Jeux dont l’organisation a nettoyé Paris de ses sans-abris et de ses locataires sans le sou, et failli imposer le silence aux aumôniers dans le village olympique (ils ont finalement obtenu que la prière y soit permise), l’avertissement court toujours.

À lire

Eric Liddell. Achever la course, de John W. Keddie, CLC Éditions.